

## Leçon inaugurale du 13 janvier 2009, à la Cité de l'architecture et du patrimoine, prononcée par Jean-Marie Duthilleul sur le thème « Continuer l'histoire »

*Architecte et polytechnicien, Jean-Marie Duthilleul dirige avec Étienne Tricaud le bureau d'études AREP, filiale du groupe SNCF, qui rassemble dans la même démarche de projet : architectes, ingénieurs, urbanistes, paysagistes, designers et économistes.*

*Ses grands projets concernent les gares et les églises.*

*Ces quelques notes retransmettent la transversalité de ses propos, entre l'histoire, le patrimoine, mais aussi la philosophie qui occupe une place de choix dans son travail.*

### Continuer l'histoire

#### **L'architecte continue l'histoire en composant l'espace pour les gens d'une époque.**

Il intervient sur un lieu, toujours historique, écrit par la nature, les hommes ; un lieu de construction, de sédimentation, de transformation, d'évolution... Le rôle de l'architecte, sa responsabilité devant l'histoire, est d'enrichir ce site, de lui donner plus de valeur, d'apporter plus de bien-être. En cela, il fait un acte de civilisation, et sa conscience historique doit être d'autant plus importante que ses moyens d'intervention sont devenus de plus en plus rapides et violents.

Cette puissance inégalée doit être guidée par sa conscience impérieuse à développer un projet à l'opposé d'un produit de consommation. Comment s'y prendre ?

Parlons de l'époque, des gens, des lieux.

#### **L'époque**

La modernité, en architecture, c'est la tension de l'époque (la post-modernité est le refus d'explorer la suite de l'histoire). La caractéristique de notre époque réside dans le fait que « l'avant » peut être de mieux en mieux connu et que « l'après » est de plus en plus incertain. Le vertige devant les dégâts causés et l'envie d'habiter ensemble sur la planète peuvent faire tomber les conformismes, mais le danger, puisque l'avenir est incertain, est la porte ouverte aux erreurs.

La « prise de position » dans le jetable, la tyrannie de l'instant, la vie dans le présent, l'homme de plus en plus pressé génèrent une contradiction avec l'acte architectural durable. Pourtant, il peut y avoir une rencontre entre l'architecture et l'instantané, une adaptation.

Notre société du jetable a, en même temps, une conscience patrimoniale aigüe. Mais les partisans du conservatisme absolu contribuent à l'arrêt de l'architecture moderne ; Il faut donc renouveler le champ des significations : la simultanéité, la vitesse, la vision lointaine, l'intimité, les limites floues et les identités fortes, la malléabilité, la superposition.

Et toutes ces thématiques sont à inscrire dans l'espace.

L'Architecture est une perpétuelle refondation ; elle continue l'histoire car elle est modernité.

Notre époque est complexe : les informations changent en permanence, en même temps.

La maîtrise de la complexité passe par la séparation des variables, la dislocation préalable dans les méthodes d'architecture (publiques) simplificatrices et les démarches de conception de manière à créer une éruption du mouvement dans l'espace public.

Voyez le transport mécanique, au XX<sup>ème</sup> siècle (métro, etc...) : il a transformé le concept temps du transport en « temps perdu ». Ce temps n'a pourtant pas bougé, quantitativement : toujours 90 mn en moyenne par jour depuis 30 ans. Mais on va plus vite et plus loin, et cette notion d'ubiquité, de l'ici et l'ailleurs... a contribué à disloquer la ville, à inventer des zones (ou espaces fonctionnels), qui aboutissent à des stéréotypes d'architecture monofonctionnelle où l'utile est séparé de l'agréable ; comme si on voulait séparer la vie en actes civilisés et en actes barbares.

Il existe un outil de maîtrise en architecture : c'est le projet. Le projet en tant que vision possible d'une suite de l'histoire et non en tant qu'organisation.

Devant le pluriel des scénarios possibles (le propre de la marque du pouvoir), l'objectivité est balayée. Cela m'amène à parler des gens.

## **Les gens**

Le virtuel développe nos sens ; en particulier l'ouïe pour entendre des volumes et la vue pour trouver son chemin ; notre vision en mouvement s'est améliorée car on vit dans le mouvement. Et notre pratique de l'espace, subjective, se fait par niveaux. Avec les niveaux en sous-sol, le sol historique n'est plus un point de repère... Il faut supprimer l'horrible sous-sol, le rendre plus digne.

La carte mentale des personnes âgées est fondée sur le temps. Le temps est devenu une dimension de l'architecture, il entre en résonance avec des éléments intemporels : le haut et le bas, la fraîcheur, la lumière, le vent, la musique, etc...

Le rapport au réel est régi par un double mouvement : la volonté plus l'intelligence ; ce double mouvement régit l'amour et la connaissance de l'architecte.

Le seul moyen pour rassembler les gens autour d'un projet est le discours, forcément contradictoire. Par exemple, on peut voir la gare comme un lieu de passage d'une foule, mais aussi comme un lieu intime

pour le temps d'un baiser (les gares sont les lieux où l'on s'embrasse le plus) ; un lieu de la ville et un lieu de l'ailleurs.

Ainsi, les contradictions deviennent les exigences pour le projet. Choisir ? Non, car c'est dans le refus de choisir que peut naître une démarche d'invention, qu'on peut faire exister ce qui n'existe pas encore, une vérité au de-là des contradictions. Les contradictions obligent à être dans la recherche d'une évidence, de l'esthétique de l'écriture collective.

Le projet doit donc se fonder sur le discours contradictoire ou narratif (raconter). Il faut ce questionnement sur les gens, les lieux.

### **Les lieux.**

Le lieu, c'est l'espace à organiser. On ne peut pas transformer quelque chose qu'on ne connaît pas. Et l'ignorance est grave. L'architecte doit rechercher l'histoire du lieu s'il veut arriver à finir un projet, c'est-à-dire, parvenir à un stade où on ne peut plus rien enlever.

La lumière joue avec des notes dans l'espace.

Les sept claviers pour composer l'architecture avec la lumière sont :

La géométrie, l'échelle (dimensions relatives expérimentales), le rythme (distance, perspective, profondeur), la structure (pesanteur), les machines (confort, information), les matières (les sens), les couleurs (hiérarchie des choses).

Il faut donc comprendre l'espace, comprendre le bien-être, le mal-être, comprendre l'impression qui provoque l'invention.

- Pour la gare du Nord, j'ai respecté le rythme 10/12, clé de sol initiale de l'implantation des quais ; supprimé les parkings et les zones d'accès glauques pour créer un espace unique de 2 halls en relation avec la gare et la ville, et où la lumière passe, même en sous-sol.
- A Notre-Dame de Paris, l'aménagement du chœur a permis de retrouver la croisée du transept et sa symbolique (Dieu est hauteur, largeur, profondeur).
- Le Musée de la ville de Pékin a été construit avec les matériaux traditionnels de la vieille ville : la brique, le bronze, le bois.

Comment donc composer ?

La composition de l'espace, c'est la mise en relation de l'histoire du lieu avec l'époque et les gens. Non une synthèse mais une accumulation de contradictions, ce qui nécessite d'inventer à nouveau, et pas dans le compromis car le compromis est une promesse sans intelligence.

Il y a une dramaturgie du projet.

Le systématisme des concours, les codifications dans les marchés publics vont à l'encontre de l'épanouissement de l'invention.

Il faut revisiter la notion de maîtrise d'ouvrage car les pouvoirs sont désormais éclatés : les financiers, les décideurs... tous doivent participer à la conception, à la maturation du projet. Le projet est une invention collective avec des concepteurs tout autour.

La séparation de l'architecte et de l'ingénieur, depuis 200 ans, est une caricature.

Les Ponts & Chaussées ont été créés par des architectes ! Et l'on est arrivé à opposer l'art du goût à l'art du besoin ; « l'école pour un temple » à « l'école pour un pont », alors que ces deux professions, avec leurs champs spécifiques, doivent s'enrichir mutuellement : l'ingénieur conçoit le process, l'architecte compose les espaces avec son intelligence et ses 5 sens, les deux interviennent dans l'espace.

Le procédé, le schéma, l'esquisse sont un tout intégré dans une démarche de conception de l'espace, dans un but explicite. Il faut donc refonder la culture des deux corps de métier. Mais la culture du doute, pour les ingénieurs, c'est très difficile ! On a formé des ingénieurs contrôleurs et non des concepteurs pendant des années ! D'une manière générale, les scientifiques commencent à peine à s'attaquer au flou, à l'incertain... et au plaisir de vivre.

Continuer l'histoire des gares tout en prenant en compte la brutalité des transports qu'on a inventé (images de la gare de Shangai), réinventer selon des rites anciens (images de l'église Saint-François de Molitor à Paris), réinventer (sans bégayer, sans se répéter) autour d'une pratique de l'époque ( Ikéa et le wi-fi ont davantage changé les habitations, vers les espaces ouverts, les pièces multifonctionnelles, que les codifications d'un T3), se questionner sur l'espace en cherchant plus de signification, plus de plaisir... aller au-delà du bâtiment... c'est toute l'architecture, art de la transformation.

Au-delà du bâtiment, la ville, avec davantage d'intégration dans le paysage, pour transformer, il faut aimer, aimer pour comprendre un lieu et y apporter plus de plaisir.

( image de la gare de la Sainte-Victoire à Marseille : une grande ellipse pour contempler la Sainte-Victoire).

La subjectivité de l'architecte n'a pas grande importance ; la finalité n'est pas l'architecte mais l'obligation de servir une société, et pour cela, de trouver les bonnes réponses.

(images sur la cathédrale de Strasbourg , la gare Montparnasse, la gare Saint-Charles à Marseille).